

LA « NOTICE NÉCROLOGIQUE » D’ALEXANDRE LE GRAND CHEZ QUINTE-CURCE : LOGIQUE ET COHÉRENCE

François RIPOLL*

Résumé. – La « notice nécrologique » d’Alexandre le Grand par Quinte-Curce (X, 5, 26-36) a souvent paru contradictoire avec le reste du récit parce que le Macédonien y apparaît sous un jour plus favorable. Je montre qu’il n’y a ni contradiction de l’auteur ni ambivalence du personnage. Le notice se présente comme une analyse de ce qui, dans son caractère, relève respectivement de l’*ingenium*, foncièrement vertueux, et des *mores*, sujets à dégradation sous l’effet de facteurs conjoncturels parmi lesquelles domine la *fortuna*. Par l’analyse équitable et « dépassionnée » de la notice, Quinte-Curce rééquilibre l’évaluation d’ensemble et affirme son objectivité d’historien en tenant à distance à la fois la tradition de *uituperatio* morale d’Alexandre et les approches apologétiques.

Abstract. – The « obituary notice » of Alexander the Great by Curtius Rufus (X, 5, 26-36) has often seemed contradictory with the rest of the narrative because the Macedonian appears in a more favourable light. I have set out to demonstrate that there is neither any contradiction on Curtius’s part nor any ambivalence on Alexander’s. The notice provides an analysis of the elements of his character which depend on *ingenium* and those which depend on *mores*. While the former is essentially virtuous, the latter have been subjected to deterioration under the influence of external causes (first and foremost, *fortuna*). Through the fair and « dispassionate » analysis of the notice, Curtius restores the balance of the overall evaluation and asserts his historical objectivity by distancing himself both from Alexander’s tradition of moral *uituperatio* and from apologetic trends.

Mots-clés. – historiographie, anti-Alexandriste, *uirtutes*, *fortuna*, Tite-Live.

* Université de Toulouse II-Le Mirail.

La « notice nécrologique » que Quinte-Curce consacre à Alexandre après le récit de sa mort et de ses funérailles (X, 5, 26-36) a suscité beaucoup de perplexité. Le jugement porté sur Alexandre y paraît plus favorable que dans le reste du récit : les vertus reconnues au Macédonien ne sont pas systématiquement contrebalancées par les travers opposés comme c'est souvent le cas ailleurs¹, certains vices bien illustrés antérieurement ne font l'objet d'aucune mention², ou sont présentés sous forme atténuée³ ; enfin, certaines lignes de force thématiques du récit, comme la dégradation du *regnum* en tyrannie, sont reléguées au second plan. Face à ces paradoxes apparents, les critiques sont assez embarrassés. On relève essentiellement trois attitudes :

1. – Pointer la « contradiction » sans vraiment l'expliquer, ou en la renvoyant à l'ambivalence fondamentale d'Alexandre lui-même, comme le fait I. Mc Queen⁴.

2. – Minimiser la portée de la notice nécrologique en en faisant un morceau plus ou moins détachable du reste, et rédigé en fonction de considérations conjoncturelles extérieures au récit, comme le fait J. E. Atkinson⁵.

3. – Tenter de résorber la « contradiction » en cherchant derrière les remarques apparemment élogieuses une intention ironique, comme le suggère E. Baynham⁶.

Aucune de ces démarches ne me paraît satisfaisante. La première ne rend absolument pas compte de la composition de cette notice, qui n'est pas la juxtaposition en synchronie d'une double série de vertus et de défauts mis pour ainsi dire sur les deux plateaux d'une balance, mais une analyse des origines, innées ou acquises, des dispositions d'Alexandre, comme nous allons le voir. La notion d'ambivalence⁷ s'avère nettement insuffisante pour appréhender ici la démarche de l'auteur, qui est moins descriptive qu'analytique. La seconde approche, que l'on peut qualifier d'« hyper-historiciste », n'est pas exempte de contradictions : en admettant que la première partie de la notice cherche à présenter Alexandre comme une image paradigmatique du bon *princeps*, la deuxième partie, dans laquelle J. E. Atkinson voit des allusions délibérées à Caligula⁸, remet fortement en question cette interprétation. Par ailleurs, il serait tout de même bizarre que Quinte-Curce veuille soudain ériger son personnage en paradigme du bon prince après l'avoir représenté de façon assez insistante en tyran dans les derniers livres.

1. Voir sur ce point A. CASCON DORADO, « La labor demistificadora de Curcio Rufo en su *Historia de Alejandro Magno* » dans J.-M. CROISILLE éd., *Neronia IV. Alejandro Magno, modelo de los emperadores romanos*, Bruxelles 1990, p. 254-265.

2. On pense ici aux liens d'Alexandre avec l'eunuque Bagoas.

3. Il s'agit notamment de la colère et de l'ivrognerie.

4. « Quintus Curtius Rufus » dans T.A. DOREY éd., *Latin Biography*, London 1967, p. 34-39. Voir aussi, W.W. TARN, *Alexander the Great*, Cambridge 1948, vol. 2, p. 100.

5. *Curtius Rufus. Histories of Alexander the Great, Book X*, ed. by J.E. ATKINSON, J.C. YARDLEY trad., Oxford 2009, p. 155-172, sp. p. 156.

6. *Alexander the Great. The Unique History of Curtius Rufus*, Ann Arbor 1998, p. 129-130.

7. Pour un exemple de portrait véritablement ambivalent, on peut voir celui de Catilina chez Cicéron, *Cael.*, 12-14, et apprécier la différence.

8. *Op. cit.*, p. 167-169.

Quant à l'idée d'un éloge ironique avancée par E. Baynham, elle paraît assez étrange : pourquoi substituer une *laudatio* antiphrastrique à une *uituperatio* ouverte, s'agissant d'un personnage mort depuis longtemps et dont on n'a plus à craindre la vindicte ? Cette hypothèse peut à la rigueur s'appuyer sur quelques formulations ambiguës⁹, mais dans l'environnement immédiat de celles-ci se trouvent des remarques dont le sérieux n'est pas contestable¹⁰, ce qui suffit à ruiner la thèse de l'ironie : ou tout est ironique, ou rien ne l'est. En fait, comme souvent, l'impression de contradiction résulte d'une difficulté à hiérarchiser les différents plans du texte.

Je partirai pour ma part du postulat que ce passage est à prendre intégralement au sérieux, et qu'il exprime très précisément le fond de la pensée personnelle de Quinte-Curce sur Alexandre le Grand. Je m'efforcerai donc de démonter la logique interne du passage pour en faire ressortir la cohérence d'une véritable réflexion de l'auteur sur la trajectoire de son personnage. Je montrerai parallèlement comment cette réflexion se rattache au projet global de Quinte-Curce et à son positionnement à l'intérieur d'une tradition littéraire (ou plutôt, d'un complexe de traditions) relative à la figure d'Alexandre. Je m'efforcerai aussi de montrer que ce passage n'est nullement en contradiction avec le reste de l'œuvre, que les apparences de contradictions proviennent de la mise en regard de considérations qui ne se situent pas sur le même plan, et que tout est affaire de hiérarchisation des idées.

Pour bien comprendre les enjeux exacts de ce passage, il faut partir de la déclaration programmatique du § 26¹¹, et particulièrement de sa formule introductive : *iuste aestimantibus regem*. Cette formule a deux séries d'implications. D'une part elle s'inscrit dans la tradition historiographique de la prétention à l'objectivité souvent affirmée par les historiens anciens¹² : on pense notamment au *sine ira et studio* taciteen (*Ann.*, I, 1, 3). D'autre part et plus précisément, cela indique que Quinte-Curce va donner une évaluation équilibrée du personnage (*iuste*). Or cela ne signifie pas forcément équilibre entre aspects négatifs et positifs, mais plus vraisemblablement, entre les jugements divergents formulés par les prédécesseurs de l'auteur, supposés biaisés dans un sens exagérément favorable ou défavorable, conformément à la tradition historiographique de prétention à l'impartialité. S'il doit y avoir des *iuste aestimantes*, c'est qu'il y a aussi (ou qu'il y a eu) des *iniuste aestimantes*. Cela renvoie donc à une controverse historique sur Alexandre à l'époque des derniers Julio-Claudiens ou des

9. Notamment la *in omnes fere amicos benignitas* du § 31, mais nous verrons plus loin qu'une interprétation « sérieuse » de ce passage est possible.

10. On pense notamment à la conclusion de la notice (§ 37). Le contraste entre la stature exceptionnelle d'Alexandre et les insuffisances de ses successeurs fait de cette notice un prélude tout à fait approprié au récit de l'inéluctable dislocation de son empire, et confère donc un poids réel à la part élogieuse. Si l'on regarde en aval, on constate que la situation de la notice, après le climax d'émotion atteint lors de la scène des funérailles d'Alexandre, n'incite pas davantage à la lecture « au second degré » de ce passage : la conclusion grandiose et pathétique sur la mort de Sisigambis (V, 19-25) élève le ton d'une façon telle qu'un tel retournement d'intention de l'auteur paraît difficilement concevable.

11. *Et, hercule, iuste aestimantibus regem liquet bona naturae eius fuisse, uitia uel fortunae uel aetatis.*

12. Voir J. MARINCOLA, *Authority and Tradition in Ancient Historiography*, Cambridge 1997, p. 158-174.

premiers Flaviens¹³. D'un côté, Quinte-Curce hérite d'une tradition romaine de dénigrement moral du personnage qui s'est formée dans le contexte de la propagande anti-antonienne d'Octave¹⁴ et dont l'exkursus sur Alexandre du livre IX de Tite-Live (17-19) est un peu la matrice littéraire. Une critique dont les enjeux latents sont en grande partie politiques, mais qui s'exprime surtout au nom de critères moraux, et parfois, en récupérant une partie des critiques formulées à l'encontre d'Alexandre par certains représentants grecs d'écoles philosophiques, Péripatéticiens et Stoïciens notamment (même si ceux-ci n'étaient pas unanimement défavorables à Alexandre¹⁵). C'est de cette tradition de critique morale que Quinte-Curce est clairement tributaire dans l'ensemble de son récit lorsqu'il présente les faits sous un jour nettement défavorable à Alexandre¹⁶, mais on a souvent noté que ce noircissement n'avait rien de systématique¹⁷. Or il est clair, à la lecture de la notice nécrologique, en partie élogieuse, que Quinte-Curce cherche ici à prendre du recul vis-à-vis de cette tendance : on sent que certains de ses prédécesseurs latins, et notamment, j'y reviendrai, Tite-Live, sont implicitement taxés d'*iniusta aestimatio*. Dans son souci d'affirmer son originalité au sein de la tradition latine, Quinte-Curce se rapproche donc inévitablement de certains auteurs grecs admirateurs d'Alexandre dont quelques-uns ont pu figurer parmi ses sources¹⁸, et qui tendaient à minimiser ou à excuser (à des degrés divers) les défauts du Macédonien, mais il ne va pas aussi loin qu'eux dans l'intention apologétique (la comparaison avec la notice nécrologique d'Arrien est assez parlante¹⁹). En revanche, Quinte-Curce donne raison aux Latins sur un autre point : la controverse sur le rôle respectif de la *uirtus* et de la *fortuna* dans les succès d'Alexandre (§ 35). Avant d'être un sujet de *controversiae* scolaires et rhétoriques, il s'agit d'un débat historique sur les impérialismes respectifs de Rome et d'Alexandre²⁰, les Latins²¹ mettant en avant le primat de la *uirtus* des Romains comme facteur décisif des succès de Rome, et assignant à la *fortuna* le rôle majeur dans ceux du Macédonien²², alors que les Grecs tendent à souligner le primat de la *uirtus* (*arété*) comme cause de ses succès, comme Plutarque²³. Encore s'agit-il, avec ce dernier, d'un auteur favorable à Rome, et dont l'intention apologétique vis-à-vis d'Alexandre

13. Les règnes de Claude et de Vespasien restent les deux hypothèses les plus vraisemblables pour la datation de Quinte-Curce (voir E. BAYNHAM, *op. cit.*, p. 7-8 et J.E. ATKINSON, *op. cit.*, p. 2-15).

14. Voir P. CEAUSESCU, « La double image d'Alexandre à Rome. Essai d'une explication politique », *Studii Clasice* 16, 1974, p. 153-168.

15. Voir J.R. FEARS, « The Stoic View of Alexander the Great », *Philologus* 118, 1974, p. 113-130.

16. Pour une vue d'ensemble de cette démarche, voir A. CASCON DORADO, *art. cit.*

17. Voir notamment I. MC QUEEN, *op. cit.*, p. 34-39.

18. On pense en premier lieu à Clitarque, mais une connaissance ponctuelle et peut-être indirecte de Ptolémée et d'Aristobule est aussi à prendre en compte. Sur les sources de Quinte-Curce, voir E. BAYNHAM, *op. cit.*, p. 57-100.

19. VII, 28-30.

20. Pour une approche générale, voir S. P. OAKLEY, *A Commentary on Livy, Books VI-IX*, Oxford 2005, p. 199-205.

21. ... mais aussi les auteurs grecs pro-romains des II^e-I^{er} siècles avant J.-C., comme Polybe (I, 63, 9), qui insiste sur l'alliance de *uirtus* et de *fortuna* chez les Romains, ou Denys d'Halicarnasse (*Ant. Rom.*, I, 4, 2-3 ; 5, 2).

22. C'est la logique qui sous-tend la digression de Tite-Live sur Alexandre (cf. IX, 17, 5).

23. *De fort. Rom.*, 13 = *Mor.*, 326 a-c.

ne se teinte pas d'une visée polémique à l'encontre de la cité romaine ; mais on imagine sans peine que des auteurs grecs du I^{er} s. av. J.-C. plus critiques vis-à-vis de Rome (les *leuissimi ex Graecis* dont parle Tite-Live en IX, 18, 6²⁴) n'ont pas dû se priver d'utiliser un argumentaire dont les élites grecques pro-romaines du II^e siècle ap. J.-C. nous présentent un écho atténué. En effet, si la minimisation apologétique des défauts personnels d'Alexandre (notamment la colère et l'ivrognerie) peut puiser ses sources dans l'historiographie de la haute époque hellénistique (Ptolémée et Aristobule en particulier), la valorisation de sa *uirtus* au détriment de la *fortuna* pourrait très bien trouver son origine dans le débat comparatif sur les impérialismes romain et macédonien au tournant des II^e-I^{er} siècles av. J.-C. On pense naturellement ici à ces historiens grecs « anti-romains » contre lesquels ferraille Tite-Live, et parmi lesquels se détache le nom de Timagène²⁵, que Quinte-Curce connaissait aussi²⁶. On voit mieux en quoi peut consister la *iusta aestimatio* de Quinte-Curce : parfaitement au fait des deux traditions, il s'oppose aux auteurs latins en soulignant le caractère foncièrement positif de l'*ingenium* d'Alexandre et en relativisant ses dérives suivant un raisonnement partiellement emprunté à la tradition apologétique ; en revanche, il s'oppose aux historiens admirateurs d'Alexandre en soulignant fortement le primat de la *fortuna* sur la *uirtus* dans les succès du conquérant. Le pivot logique du raisonnement est assuré par la notion de *fortuna* et son ambivalence : d'une part, elle sert aux apologistes d'Alexandre à excuser certains de ses défauts²⁷, idée que Quinte-Curce va reprendre en partie, mais dans une optique différente. D'autre part, elle sert aux détracteurs d'Alexandre à minimiser ses mérites, idée que Quinte-Curce reprend aussi en l'amplifiant. La notion de *fortuna* devient de la sorte un puissant facteur unificateur de cette notice, et une clé d'interprétation du parcours du personnage dans son ensemble. Avant de revenir plus précisément sur cette dernière, retenons l'idée que Quinte-Curce, à travers son *iuste aestimantibus*, cherche avant tout à affirmer son statut d'historien impartial : il renvoie donc en quelque sorte dos-à-dos les auteurs hostiles à Alexandre en général (et Tite-Live en particulier) et les historiens notoirement pro-Alexandre en général (et peut-être Timagène en particulier, même si cela est moins sûr) ; il se démarque des premiers sur la question de l'évaluation morale du Macédonien, et des seconds sur les rôles respectifs de la chance et du mérite dans son parcours, comme un examen approfondi du texte va le confirmer.

24. Voir P. OAKLEY, *op. cit.*, p. 202-203.

25. Timagène est généralement admis comme étant la principale cible de Tite-Live dans l'exkursus du livre IX (voir M. MAHÉ-SIMON, « L'enjeu historiographique de l'exkursus sur Alexandre » dans D. BRIQUEL, J.-P. THULLIER éd., *Le censeur et les Samnites*, Paris 2001, p. 37-63, spécialement p. 42). La question de son attitude vis-à-vis de Rome et d'Alexandre est discutée, certains spécialistes tendant à minimiser son anti-romanisme, d'autres à associer son anti-romanisme à une forme d'anti-Alexandriste, d'autres enfin à lier anti-romanisme et pro-Alexandriste. Si l'on admet un parti-pris critique vis-à-vis de Rome chez Timagène, il est logique de penser que, quel qu'il ait pu être son jugement personnel sur Alexandre, il devait, dans son analyse comparée des deux impérialismes, faire ressortir la *uirtus* du Macédonien pour minimiser par contraste les mérites des Romains.

26. Cf. IX, 5, 21.

27. C'est le cas d'Arrien (VII, 29, 1), mais l'argument peut remonter à une tradition apologétique antérieure.

Un autre élément qu'il convient de souligner est la relative originalité de Quinte-Curce dans la présentation de sa notice nécrologique. Ce n'est, en effet, ni, un bilan synchronique des aspects positifs et négatifs du caractère d'Alexandre, ni un résumé diachronique de sa trajectoire descendante de dégradation morale (telle qu'elle se dégage nettement du récit). Cette notice n'a par ailleurs aucun point commun significatif avec celle de Justin²⁸ (XII, 16), résumé de celle de Trogue-Pompée : que celle-ci ait eu un antécédent chez Clitarque, généralement reconnu par ailleurs comme la source principale de Quinte-Curce, ou que ce dernier ait connu la version de Trogue-Pompée, il est clair qu'il ne s'est en rien inspiré de ces précédents : il n'y a donc probablement pas de modèle direct à ce passage dans ses sources. D'autre part, cette notice présente quelques ressemblances avec la notice nécrologique d'Arrien (VII, 28-30), mais il s'agit de points communs thématiques liés à des lieux communs de la critique ou de la défense d'Alexandre²⁹, qui n'impliquent pas forcément une source commune, dans la mesure où la notice d'Arrien diffère de celle de Quinte-Curce par sa visée ouvertement et uniformément apologétique. Enfin, cette notice traduit à l'évidence une influence de la digression de Tite-Live sur Alexandre le Grand (IX, 17-19), mais encore une fois, on en reste au plan des thèmes : sa structure d'ensemble est sans antécédent direct attesté, et doit relever de l'intention propre de Quinte-Curce. Il convient donc de l'examiner de plus près.

La composition du passage est simple :

- Une phrase introductive annonçant le plan (§ 26) : 1) les qualités d'Alexandre dues à son bon naturel ; 2) ses défauts dus à la fortune ou à son jeune âge. La suite du développement reprend *grosso modo* ce canevas.

- Première partie : énumération des qualités de l'*ingenium* d'Alexandre (§ 27-32).

- Deuxième partie : les défauts dus à la fortune (§ 33) et à l'âge (§ 34), avec un net déséquilibre à l'avantage des premiers.

- Troisième partie : le rôle déterminant de la *fortuna* dans le destin d'Alexandre (§ 35-36).

L'idée qui s'en dégage est celle d'un héros d'un naturel foncièrement vertueux, mais tombé entièrement sous le pouvoir de la *fortuna*, pour le meilleur et pour le pire : la logique générale est donc celle d'une combinaison de *uirtus* et de *fortuna*, mais avec un déséquilibre au profit de la seconde. Et c'est cette dialectique de la *uirtus* et de la *fortuna* qui structure le portrait et en donne finalement la clé.

Cette problématique étant posée, nous pouvons à présent examiner dans le détail les trois mouvements successifs de cette notice pour en préciser la logique interne.

Commençons donc par la première partie : les *uirtutes* d'Alexandre, dont le dénominateur commun est constitué par leur inscription dans l'*ingenium* du personnage. Elles sont présentées sous forme d'une accumulation paratactique de groupes nominaux d'allure assez sallustéenne

28. Celle-ci se présente essentiellement comme un bref résumé diachronique et élogieux de la carrière d'Alexandre.

29. Je reviendrai plus loin sur ces points. Pour la comparaison entre Arrien et Quinte-Curce, voir J.E. ATKINSON, *op. cit.*, p. 156-158.

(avec des effets de symétrie et de variation), mais qui ne sont pas disposés au hasard ou par simple association d'idées. Il y a en effet une architecture d'ensemble, que l'on peut reconstituer de la façon suivante :

1. – Les qualités du combattant (§ 27) : *uis animi, laboris patientia, fortitudo*. Présentée suivant une gradation ternaire ascendante du point de vue moral, cette panoplie relève de la topique bien connue de *l'imperator-miles*³⁰, dans la lignée du Catilina de Salluste (*Cat.*, 5) ou de l'Hannibal de Tite-Live³¹ (XXI, 4, 3-9).

2. – Les vertus « publiques » du roi (en particulier, son comportement à l'égard des chefs étrangers), § 28 : *liberalitas* et *clementia*, suivies d'une illustration particulière et concrète de ces vertus respectives, avec effet de chiasme (restitution des royaumes aux souverains vaincus = *clementia* ; dévolution des royaumes en présent = *liberalitas*).

3. – Les vertus « héroïques » d'Alexandre (§ 29) : mépris de la mort, désir de gloire.

4. – Les vertus « privées » du roi (son comportement à l'égard des siens), § 30-31 : piété envers ses parents (avec deux illustrations concrètes), bienveillance envers ses amis, bonne volonté envers ses soldats ; le tout s'organise suivant une progression ternaire par cercles concentriques.

5. – Les qualités intellectuelles du chef militaire (§ 31) : *consilium* et *sollertia*.

6. – les vertus « privées » de l'homme (§ 32) : *moderatio* (relative) dans les passions en général et dans le désir sexuel en particulier.

On a donc une double gradation ternaire, ascendante dans la première partie (le guerrier/ le roi/ le héros), et descendante dans la deuxième partie (le roi/ le général/ l'homme privé), avec des effets d'échos d'une partie à l'autre : entre 1 et 5 (vertus militaires), 2 et 4 (vertus du souverain), 3 et 6 (vertus morales de l'individu). L'ensemble donne l'impression d'un éventail complet de vertus touchant à tous les aspects de la vie du personnage, pour composer au final une image presque idéale (ce « presque » a son importance) du bon souverain en puissance. Une sorte de *clipeus uirtutis* d'Alexandre, en somme ; à condition toutefois de préciser que la dimension politique n'épuise pas les virtualités du personnage, puisque des vertus plus « héroïques » que « royales » (mépris de la mort, désir de gloire) viennent compléter cette panoplie³². À partir de là, trois séries de remarques s'imposent.

D'une part, ce portrait globalement positif n'est pas en contradiction avec le reste du récit, dans la mesure où toutes les vertus qui sont mentionnées ici trouvaient une illustration concrète dans ce dernier (ou devaient la trouver, dans les passages perdus). Pour s'en convaincre, il suffit de les repasser rapidement en revue. La *uis animi*, la *patientia* et la *fortitudo* trouvent sans peine des exemples dans les récits de combats : cf. III, 5, 8 ; IV, 16, 27 ; V, 6, 14 ; VII, 6, 23 ; 9, 11 ; VIII, 2, 35 ; 4, 9 ; 11, 11 ; 13, 25-26 ; IX, 5, 26 ; 9, 23... La *liberalitas* d'Alexandre

30. Topique déjà esquissée en III, 6, 19.

31. J.E. ATKINSON, (*op. cit.*, p. 159) remarque que l'expression *uis incredibilis animi* rappelle Caton chez Tite-Live, XXXIX, 40, 4, et que l'allusion à la *patientia* d'Alexandre fait songer à Caton chez Liv., XXXIX, 40, 11.

32. On trouvait déjà une énumération de vertus de ce type en V, 7, 1. La plupart des vertus se recoupent entre les deux listes, mais celle du livre X est plus développée.

vis-à-vis de ses hommes est rappelée par lui en VIII, 8, 9, et cette qualité s'exerce envers son allié Taxilès en VIII, 12, 16-17. Comme l'organisation de la phrase invite à rattacher à la *liberalitas* la politique de dévolution des royaumes, on peut penser à l'attribution de Sidon à Abdalonymus (IV, 1, 26). Mais la générosité est de toute façon un trait courant du personnage dans la tradition apologétique³³. Pour ce qui est de la *clementia* envers les vaincus, les exemples généraux sont nombreux chez Quinte-Curce : III, 12, 6 sq. ; IV, 10, 23 ; V, 3, 15 ; VI, 2, 8 (femmes et sujets de Darius) ; V, 7, 1 ; VI, 6, 34 ; VII, 6, 27 ; 9, 18 ; VIII, 2, 19, 32 ; IX, 1, 22-23 (ennemis vaincus) ; mais si l'on se focalise, comme la troisième partie de ce mouvement nous y invite, sur la restitution des royaumes aux rois vaincus, c'est le cas de Porus (VIII, 14, 45) qui s'impose à l'esprit. La mise en avant de cette *clementia* (plus nette que chez les auteurs grecs³⁴) traduit sans doute une influence de la mentalité romaine, dans laquelle cette valeur a acquis au I^{er} siècle une importance particulière. Pour le mépris de la mort, il est bien illustré à Gaza (IV, 6, 14), à Gaugamèles (IV, 13, 25) et dans l'attaque de la cité des Malles (IX, 4, 26 sq.). Les exemples de désir de gloire ne manquent pas non plus³⁵ (III, 1, 16 ; IV, 7, 8 ; VIII, 1, 29 ; 7, 4 ; IX, 2, 9 ; 6, 15, 21). En ce qui concerne la *pietas erga parentes*, le cas est plus problématique³⁶. Ce n'est pas, en effet, l'une des vertus les plus couramment prêtées à Alexandre, même dans la tradition apologétique³⁷ ; aussi Quinte-Curce, qui tenait à ce trait pour renforcer l'image idéale du bon souverain (sans doute influencé par le canon romain des vertus impériales), a éprouvé le besoin de l'appuyer sur deux exemples, mais qui ne sont pas sortis de nulle part : le premier rappelle le vœu prêté par Quinte-Curce à Alexandre de diviniser Olympias après sa mort (IX, 6, 26³⁸) ; la vengeance de Philippe renvoie pour sa part au châtement de Pausanias mentionné en VII, 1, 6³⁹ (et probablement développé dans une partie perdue de l'œuvre). Les critiques s'étonnent parfois de la mention de ce trait, qui semble en contradiction avec les relations notoirement tendues d'Alexandre avec son père du vivant de celui-ci, puis avec son reniement de Philippe après la « révélation » de sa filiation joviennne⁴⁰. Mais le geste public et politique de châtement de Pausanias relève d'une *pietas* conçue comme le respect d'une obligation morale et d'un devoir filial, qui n'a rien à voir avec les sentiments personnels du fils pour son père ; et c'est bien cette *pietas* d'ordre plus politico-moral qu'affectif que célèbre ici l'auteur⁴¹. Quant

33. Cf. Arrien, VII, 28, 3.

34. Trait absent chez Arrien.

35. Cf. Arrien, VII, 28, 1.

36. Pour une discussion détaillée, voir J.E. ATKINSON, *op. cit.*, p. 162-164.

37. Elle est notamment absente de la notice d'Arrien.

38. Ce vœu, non attesté ailleurs, est considéré comme douteux par une partie de la critique, qui penche pour une invention rhétorique de Quinte-Curce, influencée par des précédents romains (cf. J.E. ATKINSON, *op. cit.*, p. 163). Que Quinte-Curce ait ou non extrapolé à partir du lien particulier entre Alexandre et sa mère, l'important pour mon propos est ici que le trait de la notice renvoie à un élément précis du récit situé en amont.

39. Cf. aussi IV, 7, 27.

40. Cf. J.E. ATKINSON, *loc. cit.*

41. Au reste, lorsqu'il veut appuyer la *pietas* d'Alexandre envers sa mère, c'est aussi à un geste public et politique qu'il pense, et non à une effusion sentimentale. Cela confirme que Quinte-Curce envisage la *pietas* sous l'angle des vertus « officielles » du souverain.

au reniement de son géniteur naturel après la visite à Siwah, il s'agit, comme nous le verrons plus loin, du résultat d'une évolution ultérieure du personnage et non d'une facette de son *ingenium* : il est donc ici hors sujet. Pour la *benignitas in amicos*, on peut se reporter par exemple à V, 6, 20 (et aussi, avec plus d'ambiguïté, à VI, 6, 11). Le problème vient toutefois du *ferre*, qui renvoie de façon euphémistique au traitement de Clitus⁴² (et peut-être aussi de Callisthène) : pourquoi Quinte-Curce minimise-t-il autant ces éliminations d'« amis », que la tradition romaine faisait peser très lourd dans le passif du personnage⁴³ ? La réponse se trouve dans la logique interne de ce passage : faire la part de ce qui relève de l'*ingenium* profond du personnage et de ce qui relève de l'« accidentel ». Il est clair que dans l'esprit de Quinte-Curce, la bienveillance à l'égard des amis recoupe une tendance naturelle d'Alexandre, et que ses actes de violence vis-à-vis de certains d'entre eux sont des accidents résultant d'une combinaison de facteurs en grande partie conjoncturels, c'est pourquoi il les exclut de cette partie du développement. La *beniuolentia erga milites* est moins problématique, bien illustrée qu'elle est par plusieurs passages du récit (VII, 3, 17 ; 5, 9-12 ; VIII, 4, 10, 15-20 ; IX, 4, 19), et rejoint d'ailleurs la topique de l'*imperator-miles*. Le *consilium* (sens tactique) et la *sollertia* (habileté appliquée à l'art de la guerre⁴⁴) renvoient aux qualités tactiques du bon général, bien illustrées dans le récit (IV, 16, 27-33 ; VIII, 13, 17-23 ; 14, 15-16). Ce sont du reste encore des qualités topiques d'Alexandre dans la tradition apologétique (cf. Arrien, VII, 28). Pour la *moderatio cupiditatum* et la *continentia* sexuelle (liées ici comme le général au particulier), ce sont aussi des traits topiques de la tradition apologétique (cf. Arrien, VII, 28) mais que Quinte-Curce a effectivement illustrés dans le récit. On pense en premier lieu à la *continentia* d'Alexandre face aux captives perses de la famille de Darius, anecdote célèbre (III, 12) ; mais l'expression oxymorique *modus immmodicarum cupiditatum* semble particulièrement adaptée au comportement ambivalent d'Alexandre dans l'épisode de Roxane (VIII, 4, 21-30) : passion soudaine et immodérée, mais non exempte d'une certaine retenue, comme l'indique son souci de régularisation préalable⁴⁵ (on sait que la tradition apologétique portait au crédit d'Alexandre de n'avoir pas touché la jeune femme avant le mariage⁴⁶ ; Quinte-Curce est plus critique dans le détail du récit, mais garde néanmoins le souvenir de cette tradition). Par conséquent, il n'est aucune de ces qualités qui ne soit parfaitement illustrée par le récit. Ce qui manque, ce sont les défauts qui venaient souvent contrebalancer ces qualités : la témérité

42. E. BAYNHAM (*op. cit.*, p. 130) suggère que ce *ferre* annule ironiquement toute la séquence laudative. Le problème est que les deux autres traits mentionnés dans la séquence ne sont pas affectés de la même ironie, puisque la *pietas erga parentes* est appuyée sur deux justifications précises, et que la *beniuolentia erga milites* est parfaitement confirmée par le récit. Or cet ensemble ternaire fait une unité : ou tout est frappé d'ironie, ou rien ne l'est. Il semble donc qu'il faille prendre au premier degré cet euphémisme : Clitus apparaît bien comme l'exception qui confirme la règle.

43. Cf. notamment Liv., IX, 18, 4 ; Sén., *Ir.*, III, 17, 1-2 ; *Ep.*, 83, 19 ; Plin., *N. H.*, XIV, 58 ; Tac., *Ann.*, II, 73, 2.

44. Pour cette acception, cf. Liv., XXXV, 28, 1 ; Sil., *Pun.*, VI, 309.

45. *Nec ulla nisi ex permissu uoluptas* confirme cette interprétation.

46. Cf. Arrien, IV, 19, 6.

qui est une perversion du courage⁴⁷, les actes de cruauté qui démentent la clémence⁴⁸, les erreurs tactiques qui bémolisent le *consilium*⁴⁹, l'arbitraire dans la dévolution des royaumes qui pervertit la *liberalitas*⁵⁰, ou encore, le reniement de Philippe qui contredit la *pietas* (sans parler du cas de Clitus que j'ai traité plus haut). Mais l'explication en est simple : c'est que les qualités que Quinte-Curce énumère ici sont placées sous le signe de l'*ingenium* d'Alexandre, qui est, selon lui, foncièrement vertueux. Les défauts, eux, relèvent tous, son esprit, d'autres causes, à dominante externe, qui vont être examinées par la suite. Ce qui intéresse l'historien dans ce passage précis, c'est de retrouver le naturel profond du personnage derrière ce que les circonstances ont fait de lui, en faisant nettement le tri entre ce qui relève de l'essentiel et ce qui est, dans une certaine mesure, accidentel. S'étonner à ce stade de l'absence ou de la minimisation de tel ou tel trait négatif bien illustré dans le récit est parfaitement hors sujet. Si l'on s'en tient à la part de l'*ingenium*, le bilan est donc nettement positif.

Positif mais non sans nuances ; ce qui nous amène à la seconde caractéristique de cette partie : les vertus d'Alexandre sont nuancées par un trait récurrent lui aussi inhérent à son *ingenium*, et qui constitue le terreau favorable à une dérive ultérieure : la tendance à la démesure. En effet, les hyperboles laudatives dont l'auteur accompagne certaines qualités contiennent souvent l'idée d'excès : *laboris patientia propemodum nimia, liberalitas saepe maiora tribuentis quam a dis petuntur, gloriae laudisque... iusto maior cupido*, et, plus ambigu encore, *modus immodicarum cupiditatum*. Cette accumulation d'hyperboles à coloration hybristique, de pair avec le procédé d'accumulation paratactique de groupes nominaux plus ou moins dissymétriques, traduit l'influence latente du portrait de Catilina chez Salluste (*Cat*, V : *corpus patiens inediae... supra quam cuiquam credibile est ; Vastus animus immoderata, incredibilia, nimis alta semper cupiebat*). On comprend dès lors que la propension à l'excès fait partie intégrante, pour Quinte-Curce, des éléments structurels de la personnalité d'Alexandre : c'est la prédisposition innée qui va rendre possible une dégradation de l'*ethos* du personnage⁵¹ stimulée par les éléments conjoncturels qui vont être envisagés dans la deuxième partie. Ce ne sont pas les vices eux-mêmes qui sont inhérents à sa nature, mais la tendance foncière à la démesure dont ils vont apparaître comme les conséquences dérivées. Cette prédisposition à la démesure est en outre confirmée par la présence, dans le versant « positif » de ce portrait, de qualités intrinsèquement ambiguës, comme le désir de gloire, non condamnable en soi, mais qui peut facilement dériver vers une quête effrénée de gloriole personnelle au détriment des responsabilités du chef vis-à-vis de ses hommes, et qui est à ce titre l'objet de fréquentes critiques, tant chez Quinte-Curce (VIII, 1, 29 ; 2, 8 ; 7, 4 ; IX, 2, 9 ; 6, 15) que dans la

47. Cf. III, 5, 14 ; 6, 18 ; 8, 10 ; IV, 14, 18 ; VII, 2, 38 ; IX, 9, 1-2 ; 10, 16, 29.

48. IV, 4, 13 ; 6, 26 ; VII, 5, 33 ; 11, 29 ; VIII, 10, 5.

49. Cf. VIII, 11, 10-17.

50. Cf. X, 1, 42.

51. Sur la distinction fondamentale entre la *physis* (= *ingenium*), qui ne change pas, et l'*ethos* (= *mores*) qui peut s'altérer, voir CHR. GILL, « The Question of Character-Development : Plutarch and Tacitus », *CQ* 33, 1983, p. 469-487.

tradition littéraire en général⁵². Le bilan est donc celui d'un *ingenium* foncièrement vertueux, mais affecté d'une propension à la démesure qui a rendu possible, sous l'effet de catalyseurs conjoncturels qui vont être précisés par la suite, la dérive du personnage mise en relief dans le récit (notamment dans les livres VIII-X). Tout cela est parfaitement cohérent.

La deuxième partie n'est pas, comme on pourrait s'y attendre, un catalogue de défauts faisant pendant au catalogue de vertus de façon à tirer dialectiquement une évaluation d'ensemble en faisant pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Le propos de l'auteur n'est donc pas de repasser en revue les griefs topiques de la tradition anti-Alexandre pour les confirmer ou les réfuter point par point (comme le fera Arrien). D'autre part, ces griefs sont supposés suffisamment connus du lectorat romain pour qu'une formulation très générale comme celle du § 33 suffise à évoquer une pluralité d'anecdotes précises (affaire de la proskynèse, visite à l'Oasis d'Ammon, élimination de Callisthène...). Autant dans la partie sur les qualités, Quinte-Curce avait besoin d'être complet et précis (en citant notamment des exemples concrets) parce qu'il prenait en quelque sorte à « rebrousse-poil » la tradition romaine hostile à Alexandre, autant dans la deuxième, il peut se permettre d'être vague et allusif parce qu'il touche à des griefs archi-connus. Il en résulte que la logique (contrairement à celle de la première partie) n'est plus énumérative, mais interprétative : Quinte-Curce opère dans l'éventail des défauts topiques de la tradition moralisante et hostile à Alexandre, tel qu'il pouvait le trouver notamment au livre IX, 18 de Tite-Live, une sorte de tri sélectif assorti d'une réorganisation hiérarchisée, elle-même liée à une analyse des causes. La démonstration est simple, et clairement annoncée dans l'introduction : les défauts notoires d'Alexandre ont essentiellement deux causes, la fortune et la jeunesse. Non que cette interprétation soit originale : la tradition apologétique (dont Arrien, VII, 29, 1 se fait sans doute l'écho) pouvait utiliser ces deux arguments pour atténuer certains reproches faits à Alexandre. L'idée selon laquelle la griserie des succès dus à la *fortuna* est l'une des causes de la dégradation morale d'Alexandre apparaît aussi, mais dans une optique défavorable à Alexandre, chez Cicéron (*Tusc.*, III, 21⁵³) et chez Tite-Live (IX, 18, 1), comme signe de sa faiblesse de caractère⁵⁴. Il s'agit en fait d'un trait topique de la tradition littéraire⁵⁵, que Quinte-Curce érige ici en clé interprétative principale du parcours du personnage. Mais le ton de Quinte-Curce est aussi éloigné de celui d'Arrien, ouvertement apologétique, que de celui de Tite-Live, empreint de *uituperatio* : aucun jugement moral ne se fait jour ici. En fait, le biographe latin semble bien, dans ce passage, entretenir un dialogue direct avec Tite-Live, qui lui-même répondait sans doute à la tradition apologétique dont hérite Arrien. L'excuse par la fortune et la jeunesse est en effet présente, on l'a dit, chez Arrien (*loc. cit.*), qui y ajoute une troisième circonstance atténuante, la mauvaise influence des flatteurs. Il y a tout lieu de penser que l'historien de

52. Cf. Val. Max., VIII, 14, *ext.* 2 ; Plut., *Alex.*, 5 ; 42.

53. *Summa potentia summa fortuna sed ignarum quem ad modum rebus secundis uti conueniret.*

54. *Et loquimur de Alexandro nondum merso secundis rebus, quarum nemo intolerantior fuit.*

55. Cf. aussi Sén., *Ben.*, II, 16, 2 ; V, 6, 1 ; Plut., *Vie d'Alex.*, 28, 6.

Nicomédie s'inspire ici d'un arsenal apologétique qui lui est antérieur, qu'il provienne de Ptolémée ou d'Aristobule (lesquels avaient à cœur de répondre à des critiques formulées contre Alexandre déjà de son vivant). Mais Arrien évite de préciser les fautes d'Alexandre imputables à cette double cause, et ne mentionne les reproches de Médisme et de prétention aux honneurs divins que plus loin, pour les excuser par l'opportunisme politique. Or c'est bien à ce type d'apologie que semble s'opposer Tite-Live en IX, 18. Le rôle de la fortune est mis en avant, mais sa valeur apologétique est niée par l'affirmation qu'Alexandre a su moins que personne au monde la maîtriser (IX, 18, 1) : sa responsabilité est donc accentuée au lieu d'être atténuée. En outre, la part de tactique politique dans le comportement d'Alexandre est délibérément occultée, tandis que le Médisme et la prétention à la divinisation sont rattachés à cet abandon à la griserie de la *fortuna*, moralement aggravé comme on l'a vu. L'excuse de la jeunesse, elle, est purement et simplement balayée : Tite-Live suggère au contraire que les deux principaux défauts d'Alexandre, la colère et l'ivrognerie, auraient pu s'aggraver au fil du temps⁵⁶. Quinte-Curce s'apparente à Tite-Live en ce qu'il rattache clairement les griefs de Médisme et de prétentions divines à la faiblesse morale d'Alexandre face à la *fortuna*, écartant ainsi la justification par l'opportunisme politique (un primat de la causalité morale négative fidèle à la fois à la tradition romaine de dénigrement d'Alexandre et à la propre démarche de Quinte-Curce dans le reste de son œuvre). Mais il s'éloigne nettement de l'historien padouan sur l'argument de la jeunesse, puisqu'il envisage au contraire une atténuation de l'ivrognerie et de la colère d'Alexandre au fil du temps⁵⁷ : *Nam iracundiam et cupidinem uini, sicuti iuuenta irritauerat, ita senectus mitigare potuisset*. Compte tenu de la parenté d'inspiration entre ces deux textes, il est bien difficile de ne pas voir dans le jugement de Quinte-Curce sur la jeunesse une réfutation de celui de Tite-Live, qu'il suit au contraire sur le rôle de la *fortuna*. Il en résulte que c'est cette dernière qui apparaît chez lui comme la principale force corruptrice de l'*ethos* d'Alexandre. Concurrément, Quinte-Curce en vient à minimiser deux des principaux griefs de la tradition hostile à Alexandre, la colère et l'ivrognerie⁵⁸, en les dissociant⁵⁹ de la question de la *fortuna* aussi bien que de la partie sur l'*ingenium*, en les rattachant à une cause semi-conjoncturelle (la jeunesse), et en leur assignant une possible évolution diachronique méliorative inverse de celle de Tite-Live⁶⁰. Seuls les reproches de Médisme et de prétentions divines, directement liés à la *fortuna*, sont fermement maintenus : tel est le tri sélectif que Quinte-Curce opère dans l'arsenal livien des griefs, où tout était sur le même plan. L'image

56. *Quid si uini amor in dies fieret acrior ? quid si trux ac praeferuida ira ?*

57. Sur ce point, voir E. BAYNHAM, *op. cit.*, p. 102-103.

58. Pour l'association des deux, cf. aussi Vell., II, 41, 1.

59. ... complètement pour le second, et partiellement pour le premier : une partie de l'*ira* découle de la *superbia* contrariée (*uehementius quam par esset irasci*) et renvoie donc indirectement à la griserie de la *fortuna*, et l'autre relève de l'*aetas*. La première est présentée comme une irritation ponctuelle (*irasci*), et la seconde comme une disposition du caractère (*iracundiam*).

60. Voir *contra* V, 7, 1, où Quinte-Curce dramatise et amplifie les conséquences de l'ivrognerie d'Alexandre (incendie de Persépolis). Sur le fond, il n'y a pas de contradiction avec ce passage-ci, puisque le propos de l'historien n'est pas le même dans les deux cas : au livre III, le jugement porte sur une conséquence conjoncturelle de la

qui en découle d'un Alexandre corrompu essentiellement par ses succès plus que par tout autre cause n'est certes pas originale⁶¹, mais c'est chez Quinte-Curce qu'elle reçoit sa formulation la plus systématique, dans le cadre de cette dialectique de la *uirtus* et de la *fortuna* qui structure toute cette notice.

Or ce qu'il faut noter, c'est que cette interprétation privilégiée des dérivés d'Alexandre par la *fortuna* est à la fois parfaitement cohérente avec la présentation d'Alexandre dans le reste de l'œuvre⁶², et tout à fait logique quant au raisonnement qui la sous-tend. La cohérence apparaît si l'on rapproche ce passage d'un autre développement, dont E. Baynham a bien souligné l'importance programmatique⁶³ : la réflexion du narrateur après l'épisode de la *continentia* d'Alexandre face à la famille de Darius (III, 12, 18-23⁶⁴). On est donc toujours dans la lignée livienne de l'explication générale des dérivés par la griserie de la *fortuna*, à ceci près que le ton est moins violemment réprobateur en X, 5, 33 qu'en III, 12, 19⁶⁵ en raison de la nature différente des deux passages : une digression insérée dans la narration dans un cas et une notice-bilan dans l'autre. En tout cas, si le raisonnement est présenté sous forme ramassée et elliptique dans la notice nécrologique, c'est sans doute en partie parce que l'idée avait été déjà bien développée dans l'épisode du livre III. Essayons à présent de préciser cette idée en regardant de plus près le § 33.

Les actions négatives découlant de la *fortuna* sont présentées dans un mouvement énumératif qui se subdivise nettement en deux blocs thématiques : d'une part, tout ce qui relève de la prétention aux honneurs divins et leurs conséquences, et d'autre part, tout ce qui se rattache à la « Médisation » d'Alexandre et à son adoption des coutumes orientales (deux éléments que l'on retrouve à peu près chez Tite-Live, mais dans l'ordre inverse⁶⁶). À la

cupiditas uini d'Alexandre, et au livre X, sur la hiérarchie interne des causes de ses dérivés. En outre, il faut tenir compte de la différence de statut des deux passages : introduction dramatique d'un récit à sensation au livre III, bilan rétrospectif à prétention objective au livre X.

61. Voir E. BAYNHAM, *op. cit.*, p. 123-131.

62. Cf. VIII, 4, 24 : ... *regis minus iam cupiditatibus suis imperantis inter obsequia fortunae, contra quam non satis cauta mortalitas est* ; X, 1, 40 : *Scilicet res secundae ualent commutare naturam, et raro quisquam erga bona sua satis cautus est*. Dans ce second cas, la formulation hyperbolique va plus loin que dans la notice, puisque Quinte-Curce envisage un changement de *natura* ; mais si l'on fait la part de l'hyperbole rhétorique, on concevra que c'est de l'*ethos* plus que de l'*ingenium* qu'il s'agit ici. Encore une fois, les réflexions insérées dans le récit sont plus radicales que celles de la notice nécrologique, parce qu'elles ont une fonction affective d'accentuation du pathétique qui n'a plus de raison d'être (bien au contraire) dans cette dernière.

63. *Op. cit.*, p. 125-127.

64. Cf. en particulier III, 12, 20 : *Sed nondum fortuna se animo eius superfuderat : itaque orientem tam moderate et prudenter tulit, ad ultimum magnitudinem eius non cepit*. Toute la logique de la notice nécrologique est déjà en germe dans ce passage : de bonnes dispositions innées perverties sous l'effet d'une *fortuna* exceptionnelle.

65. *Sic uicisset profecto superbiam atque iram, mala inuicta, sic abstinisset inter epulas caedibus amicorum, egregiosque bello uiros et tot gentium secum domitores indicta causa ueritus esset occidere*.

66. On trouve une alliance analogue chez Valère-Maxime dans le chapitre *De superbia et impotentia* (9. 5 ext. 1), où prétention à la filiation divine et adoption des mœurs et du vêtement perse sont reliés par une chaîne causale qui remonte à la *fortuna* par l'intermédiaire de l'*insolentia*.

première série se rattachent donc, de façon allusive, l'affaire de la proskynèse⁶⁷ (*dis aequare se et caelestes honores petere*), la visite à l'oracle d'Ammon à Siwah⁶⁸ (*talia suadentibus oraculis credere*), et l'affaire Callisthène (*dedignantibus uenerari ipsum... irasci*⁶⁹). L'important est le raisonnement implicite qui sous-tend ce passage : cette prétention découle indirectement des faveurs de la *fortuna* à l'égard d'Alexandre, qui, trouvant en lui un terrain favorable du fait de sa propension à la démesure, ont suscité une *superbia* dont la velléité d'auto-divinisation est la conséquence première, et les éliminations d'opposants la conséquence secondaire (induite de la précédente). C'est donc la chaîne logique *fortuna- superbia-* prétention à la divinisation-élimination d'opposants qui sous-tend toute l'analyse⁷⁰. On comprend mieux pourquoi Quinte-Curce semble minimiser les mises à mort de Clitus, Callisthène et les autres : ce qui l'intéresse n'est pas l'accumulation des griefs, mais la hiérarchisation des causes ; une hiérarchie qu'il recompose sur des critères qui sont moins d'ordre moral que d'ordre logique, contrairement à Tite-Live qui mettait en relief les faits les plus graves en insistant sur les meurtres (notamment celui de Clitus). Le primat va ici à ce qui découle directement des faveurs de la *fortuna*, et ce qui est indirect et logiquement second est *de facto* minimisé. Dans ce contexte, il est logique que le meurtre de Clitus, qui était l'une des principales pièces du dossier à charge dans la tradition hostile à Alexandre, soit ici euphémisé : d'une part, ce n'est qu'une conséquence dérivée de l'action corruptrice de la *fortuna*, et d'autre part, l'ébriété et la colère y ont leur part, qui sont des travers secondaires et temporaires (puisque liés à la jeunesse⁷¹) dans la « reclassification » personnelle des aspects négatifs d'Alexandre à laquelle se livre Quinte-Curce. La hiérarchisation des faits repose donc bien sur un raisonnement logique, et non sur une intention apologétique ou vitupérative.

Or c'est le même raisonnement sous-jacent qui guide le traitement du second grief majeur, l'adoption des coutumes perses dans le vêtement et les mœurs. La question du vêtement est un élément topique de la tradition hostile (cf. Liv., IX, 18, 3 ; Val. Max., IX, 5 ext. 1⁷²) ; Quinte-Curce résume en fait ici le développement qu'il a déjà consacré à ce motif en VI, 6, 1-6, et cette allusion sous-jacente aide une fois encore à mieux comprendre le raccourci

67. Cf. VI, 6, 2 ; VIII, 5, 5-24.

68. Cf. IV, 7, 25-28.

69. La remarque concerne peut-être aussi, plus indirectement, Clitus, Polyperchon (VIII, 5, 22-24) et Hermolaos (VIII, 7, 13).

70. Le raisonnement est ici très resserré, et l'élément qui assure le lien logique entre les faveurs de la *fortuna* et la dérive persique et auto-divinisante, la *superbia*, n'est pas explicitement mentionné. Il se dégage toutefois nettement du précédent livien (IX, 18, 4) ainsi que du passage de Quinte-Curce sur l'adoption du vêtement perse (VI, 6, 1-5). Une fois de plus, le caractère elliptique de la notice nécrologique implique la connaissance, en amont, des développements auxquels elle fait écho. La *superbia* d'Alexandre est du reste un trait topique de la tradition critique : cf. Cic., Att., XIII, 28, 3, Sén., Suas., I, 5 ; Val. Max., IX, 5 ext. 1. Pour ce reproche adressé à Alexandre chez Quinte-Curce, cf. VI, 11, 24 ; VIII, 7, 14.

71. ... Laquelle, rappelons-le, relève de l'*ethos* et non de l'*ingenium*, ce qui préserve la cohérence d'un *ingenium* foncièrement vertueux.

72. Sur ce thème, voir aussi Arr., IV, 7, 4 ; 8, 4 ; 9, 9 ; Plut., *Vie d'Alex.*, 45, 1-2 ; Diod. Sic., XVII, 77, 5 ; Justin, XII, 3, 8 ; Plut., *Mor.* 330a-c.

logique que l'on a ici : la *mutatio uestis* est bien une conséquence indirecte de la *superbia* (qui elle-même découle des faveurs de la fortune), processus bien détaillé dans le passage précité, ce qui confirme la cohérence interne de l'œuvre. C'est l'arrogance découlant de ses succès qui l'amène à vouloir adopter des coutumes associées à la monarchie perse, dans laquelle la personne du souverain est élevée au-dessus de la condition humaine (cf. VI, 6, 2). La seconde partie du grief (*imitari deuictarum gentium mores*) est plus vague et allusive, mais se comprend aussi en référence à VI, 6, 8 : il ne s'agit pas seulement ici du vêtement, mais aussi, notamment, des concubines et des eunuques, autre trait de mœurs perses dont l'adoption scandalise l'historien latin. Toutes ces formes du Médisme d'Alexandre découlent bien, en tout cas, de la *fortuna* par l'intermédiaire de la *superbia*⁷³. Il s'agit donc toujours de la part « accidentelle » et non « essentielle » de la personnalité d'Alexandre. On comprend dès lors comment Quinte-Curce peut louer d'un côté la *continentia* sexuelle du souverain, et de l'autre fustiger sa dépendance vis-à-vis de l'eunuque Bagoas (X, 1, 25) : les deux tendances cohabitent, mais ne se situent pas sur le même plan, l'une relevant de l'inné (*ingenium*) et l'autre de l'acquis (*mores*). Au fond, on peut dire que cette interprétation du personnage d'Alexandre est assez conforme au monisme stoïcien, dont Quinte-Curce, en tant que représentant des élites romaines du I^{er} s. ap. J.-C., devait être plus ou moins imprégné⁷⁴. Ce n'est pas l'*ingenium* d'Alexandre (c'est-à-dire sa *physis*) qui est ambivalent, mais son *ethos*, soumis à l'influence de facteurs extérieurs. Cette influence philosophique de la doctrine de l'unité de l'âme explique sans doute en partie que l'on n'ait pas, dans ce bilan de la personnalité d'Alexandre, une juxtaposition de vices et de vertus innés, mais un naturel foncièrement vertueux corrompu par des facteurs essentiellement conjoncturels.

Résumons le raisonnement de Quinte-Curce à ce stade :

1. – L'*ingenium* d'Alexandre était spontanément vertueux, moyennant toutefois une propension à la démesure.
2. – Sous l'effet de causes conjoncturelles dont la principale est la faveur exceptionnelle de la *fortuna*, son *ethos* a basculé dans la *superbia*, source de toutes ses dérives ultérieures (Médisme et prétentions divines notamment, celles-ci entraînant à leur tour les meurtres politiques). Alors que les défauts relevant de la seconde cause conjoncturelle, la jeunesse (à savoir, l'ivrognerie et la colère), étaient appelés à s'estomper, ceux découlant de la *fortuna* ne pouvaient que s'aggraver sous l'effet d'une fortune constamment et extraordinairement favorable...

... et c'est là que l'on atteint la troisième étape du raisonnement : la démonstration du caractère exceptionnel de la *fortuna* d'Alexandre, qui explique dans une certaine mesure l'incapacité du roi à lui faire face et la dérive morale qui en a résulté.

73. En VI, 6, 8, l'accumulation des concubines et la fréquentation des eunuques sont rattachées à une forme d'émulation vis-à-vis de Darius (*totidem quot Darei fuerant*) plutôt qu'à la *libido* sexuelle d'Alexandre, ce qui ne dément donc pas la *continentia* innée que Quinte-Curce lui prête dans la notice.

74. Sur le Stoïcisme de Quinte-Curce (et ses limites), voir E. BAYNHAM, op. cit., p. 111-118.

L'idée directrice est annoncée d'emblée (§ 35), avec une netteté que renforce le chiasme : *fatendum est tamen, cum plurimum uirtuti debuerit, plus debuisse fortunae*. Primat de la *fortuna* sur la *uirtus* comme cause des succès d'Alexandre par conséquent⁷⁵. Les commentateurs⁷⁶ ont bien dégagé l'importance de ce thème de la *fortuna* d'Alexandre chez Quinte-Curce⁷⁷, et montré notamment comment l'historien latin amplifie ce motif topique jusqu'à faire de la *fortuna* du conquérant, « baraka » quasi permanente, une forme de divinité tutélaire influencée par la théologie romaine de la victoire – d'où la proximité, dans ce passage, avec la notion de *felicitas*, qui caractérise celui qui est sous la protection constante de la *fortuna*. Or dans la théologie romaine de la victoire, la *fortuna* (ou *felicitas*) s'inscrit en complément de la *uirtus*, qu'elle vient à la fois seconder et récompenser⁷⁸ ; mais il y a déséquilibre lorsque la *fortuna* supplée une *uirtus* défailante ou dévoyée, ce qui est à plusieurs reprises le cas dans la geste d'Alexandre, notamment lorsque ses imprudences le mettent dans une situation d'où vient le tirer la seule *fortuna*⁷⁹ (par exemple en lui donnant des adversaires incapables de profiter d'une situation favorable⁸⁰). Le secours apporté par la *fortuna* à une *uirtus* qui se relâche sous l'effet de la *fiducia* ou qui se dévoie en *temeritas* irréflechie redonne à cette divinité tutélaire un peu de l'aspect capricieux et irrationnel attaché à l'acception moralement douteuse de la notion de *fortuna*, conçue comme antinomique de la *uirtus*. La prépondérance de la *fortuna* sur la *uirtus* est donc un élément de critique du Macédonien, d'autant que Quinte-Curce, on l'a dit, rejoint une controverse spécifique sur la *fortuna* et la *uirtus* d'Alexandre dans laquelle l'accent mis sur la chance du Macédonien sert précisément à relativiser ses mérites, comme le fait Tite-Live dans son excursus du livre IX (alors qu'à l'inverse, les apologistes d'Alexandre donnent le primat à la *uirtus*). Il est intéressant à ce sujet de comparer le contraste entre Plutarque et Quinte-Curce à propos des nombreuses occasions où Alexandre a frôlé la mort. Alors que pour l'auteur grec admirateur du Macédonien (*Sur la Fortune d'Alexandre*, I, 2), les nombreuses blessures reçues par le Roi sont des coups infligés par la fortune, mais dont il a triomphé par sa vertu, pour l'auteur latin, ces circonstances où il a failli périr relèvent d'une *uirtus* dévoyée en *temeritas*, et c'est la *fortuna* qui l'a tiré du péril. Les deux auteurs pensent aux mêmes épisodes où Alexandre a été grièvement blessé, et notamment à l'attaque de la cité des Malles (IX, 5), mais en tirent des conclusions diamétralement opposées. Ce rôle ambigu de la fortune explique les contours assez polymorphes que lui donne Quinte-Curce dans ce passage par le biais des métaphores latentes. Il y a, d'une part, la métaphore du maître et de l'esclave, dont E. Baynham⁸¹ a bien souligné l'ambivalence : ... *fortunae, quam solum omnium mortalium*

75. Cf. *a contrario* IV, 16, 27 (après la bataille de Gaugamèles) : *Ceterum hanc uictoriam rex maiore ex parte uirtuti quam fortunae suae debuit*.

76. Voir principalement E. BAYNHAM, *op. cit.*, p. 101-131.

77. Cf. III, 1, 17 ; IV, 9, 22 ; VII, 11, 27 ; VIII, 3, 1 ; 6, 14 ; IX, 5, 3.

78. Pour une approche générale, voir J. R. FEARS, « The Theology of Victory at Rome : Approaches and problems », *ANRW* II. 17. 2, 1981, p. 827-947.

79. Cf. IX, 5, 3 ; 6, 12 ; 8, 21 ; 9, 2 ; X, 5, 35. Voir plus globalement A. CASCON DORADO, p. 262-263.

80. Cf. VIII, 10, 18 ; IX, 10, 27-28.

81. *Op. cit.*, p. 128-129.

in postestate habuit (§ 35). L'idée est certes qu'Alexandre s'est rendu maître de la Fortune comme d'un esclave, mais comme dans le développement précédent, il était dit qu'Alexandre n'avait pas su maîtriser les bienfaits de la fortune, l'image sous-jacente est celle du maître qui, par sa faiblesse ou sa passion, devient l'esclave de ses esclaves ; E. Baynham cite l'exemple de l'empereur Claude manipulé par ses affranchis, mais le motif du maître esclave de ses esclaves a aussi des antécédents dans la philosophie morale stoïcienne⁸². D'autre part, l'image de la Fortune protégeant Alexandre dans les périls de la guerre (*quotiens... protexit*) évoque une divinité homérique assistant son protégé dans les combats (comme Pallas et Diomède), tandis que celle d'Alexandre arraché à la mort (*quotiens illum a morte reuocauit*) fait songer au pouvoir de rappeler les morts à la vie traditionnellement prêté aux magiciennes. À la fois maîtresse et esclave, divinité tutélaire et magicienne, la Fortune d'Alexandre s'identifie quasiment au Destin dans l'image hyperbolique finale du § 36⁸³. Le caractère ambigu d'une Fortune dont Alexandre apparaît à la fois comme le détenteur privilégié (*in potestate habuit*) et comme le jouet (*uitae finem... statuit*) signale le caractère exceptionnel de ce rapport d'Alexandre à la *fortuna*, et appuie la suggestion de l'incapacité du Roi à dominer moralement cette entité polymorphe, à la fois immanente et transcendante. Ce statut hors normes de la *fortuna* d'Alexandre explique qu'un homme doté de si brillantes qualités, mais prédisposé à la démesure, se soit laissé tourner la tête par ses succès jusqu'à tomber dans la *superbia* qui est à l'origine de toutes ses dérives. Tout remonte à une théologie de la victoire déséquilibrée (trop de *fortuna* par rapport à une *uirtus* pourtant non négligeable), qui déséquilibre à son tour l'*ethos* du personnage. Une fois de plus, on voit que le raisonnement de Quinte-Curce est parfaitement cohérent et en accord total avec la mise en scène d'Alexandre dans le reste du récit : les échos relevés plus haut avec le passage programmatique du livre III, 12, 18-21 et le développement du livre VI, 6, 1-10 confirment cette unité d'inspiration dans l'ensemble de l'œuvre. L'auteur livre ici une interprétation de la trajectoire d'Alexandre pour laquelle il a bel et bien disposé plusieurs jalons en amont.

La notice nécrologique apparaît donc en pleine consonance avec le récit si on la prend au sérieux et si on la lit pour ce qu'elle est : non pas un bilan en positif et négatif du caractère du Macédonien, mais une tentative d'explication du parcours moral du personnage aussi bien que de son destin ; explication « dépassionnée », qui cherche à dépasser aussi bien l'intention apologétique de certains historiens grecs que le parti pris de dénigrement que Quinte-Curce reconnaît implicitement chez ses prédécesseurs latins. Parvenu à la fin de son récit de la vie du héros, l'historien « prend du recul », et rétablit, à la lumière du monisme stoïcien, une forme de hiérarchie entre l'essentiel et l'accidentel, hiérarchie que le mouvement de la narration et l'enchaînement des faits ne lui avaient pas permis de dégager aussi nettement : d'où la mise en relief, ici, de traits jusqu'alors peu saillants, et la minimisation de faits que les exigences

82. Cf. Sén., *Ep.*, V, 47, 17.

83. Sur ce passage, voir J.E. ATKINSON, *op. cit.*, p. 170-171.

propres au récit historique avaient particulièrement mis en lumière. Cela est corrélé à une tentative de rééquilibrage entre les deux composantes du personnage d'Alexandre : des *mores* abondamment mises en scène tout au long de la narration, avec leur processus de dégradation bien connu, et d'autre part, un *ingenium* profond que l'historien s'efforce de retrouver à l'occasion de ce bilan, en assignant rétrospectivement à chaque composante ce qui lui revient. On donc passe d'une narration inscrite dans le cadre de l'histoire « ornée » chère aux Latins, avec ses exigences propres de dramatisation et de recherche du *mouere* et du *delectare*, et axée sur l'*ethos* du héros, à un bilan objectif et équitable (*iusta aestimatio*) où prime le *docere*, et qui rend justice à sa *physis*. Cette différence de stratégie discursive entre narration dramatisée et bilan « dépassionné » est aussi un élément fondamental à prendre en compte pour évaluer les différences (qui sont moins des contradictions logiques que des nuances de ton) entre les jugements d'un narrateur plongé dans le cours de son récit et celui du même narrateur posant un regard rétrospectif réfléchi et analytique sur le parcours de son personnage. Il est logique que, dans ce passage de nature non dramatique qu'est la notice nécrologique, s'efface tout ce qui, dans le récit, pouvait ressortir à une intention de dramatisation, dont le noircissement moral d'Alexandre n'était souvent qu'une conséquence induite plutôt qu'une fin en soi. C'est notamment me semble-t-il, ce qui explique la minimisation apparente, dans cette notice, du motif de la « dérive tyrannique » d'Alexandre, pourtant si bien mis en valeur dans les livres VIII-X en particulier. Si ce motif est peu présent ici, c'est, d'une part, parce qu'il n'est, dans l'esprit de l'auteur, qu'une conséquence dérivée du mécanisme *fortuna-superbia-Médisme*. L'évolution politique d'Alexandre dérive de son évolution morale, qui est logiquement et hiérarchiquement première, et qui retient ici en premier lieu l'attention de l'historien. D'autre part, il faut sans doute admettre que la « couleur tyrannique » que Quinte-Curce se plaît à donner, en diverses circonstances, au règne d'Alexandre, est, à un certain degré, un ingrédient de la dramatisation narrative, et que sa fonction est au moins autant affective qu'idéologique. Quoi qu'il en soit, le passage qui nous intéresse ici relève bien d'une réflexion morale autonome de l'auteur sur le personnage d'Alexandre lui-même ; s'élevant au-dessus des stéréotypes négatifs issus de la tradition romaine post-livienne (qu'il ne se prive pas de recycler dans le reste de son récit), Quinte-Curce a produit une évaluation équilibrée du personnage. Cette démarche fait de lui, plutôt qu'un auteur à contradictions, un auteur de transition. Transition entre un usage polémique de l'image d'Alexandre issu de la tradition pro-sénatoriale d'époque Julio-claudienne, dont il est encore fortement tributaire par certains côtés, et une vision plus dépassionnée et apaisée qui semble s'imposer à partir de l'ère flavienne⁸⁴. Une vision dont Quinte-Curce serait par conséquent, selon sa datation flavienne ou claudienne, soit un représentant, soit un précurseur.

84. Voir sur ce point F. RIPOLL, « Scipion l'Africain imitateur d'Alexandre chez Silius Italicus », *Vita Latina* 152, 1998, p. 36-47.